

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Chateaubriand, acteur ou auteur
des "Mémoires" ?

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1956, tome 54, p. 80-85

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHATEAUBRIAND

acteur ou auteur des "Mémoires"?

Lorsque après de multiples essais, dont certains ne furent guère que des velléités, Chateaubriand se mit définitivement à la rédaction de ses mémoires, il conçut son ouvrage comme un « drame divisé en trois actes », ainsi qu'il le dit dans la préface. On ne sera donc pas étonné que dans une œuvre aussi *construite* se décèlent des traces plus ou moins apparentes de stylisation. On remarque vite, en effet, que dans ce « drame », où il va tenir évidemment le premier rôle, Chateaubriand a façonné pour son personnage un visage qui toujours restera fondamentalement semblable à lui-même, et qu'il y a tissé, à travers les différents « actes », une trame qui ne perdra jamais son unité profonde. Il fut donc amené à entreprendre un délicat travail pour projeter sur l'ensemble de l'œuvre une lumière bien définie, qui lui conférât la signification délibérément recherchée. Surprendre à la fois Chateaubriand dans cette tâche et considérer le résultat obtenu, en nous bornant aux trois premiers livres des *Mémoires*, tel voudrait être notre propos.

Si nous limitons notre étude à ces quelque 200 pages (le dixième environ de l'œuvre totale) c'est que l'ampleur des *Mémoires* ne nous permettrait pas de traiter le problème en son entier sans dépasser le cadre de cette revue. D'ailleurs, les trois premiers livres posent à ce propos des questions qui leur sont propres. Cet ensemble homogène, qui constitue comme le prélude à la grande symphonie, se trouve en effet dans une situation spéciale. Dans un récit autobiographique, tout ce qui touche à l'enfance dégage un charme particulier, en vertu de cette tendresse que l'homme mûr et surtout le vieillard gardent pour leurs jeunes années, en vertu aussi, dans le cas présent, de la poésie dont sait les revêtir un grand écrivain. C'est, d'ailleurs, du constant retour de la pensée de Chateaubriand vers Combourg et la Bretagne que sont nés les *Mémoires*, et l'auteur n'a pas caché la prédilection qu'il ressentait pour cette partie de son œuvre. Il s'en suit donc

naturellement que le travail de stylisation commandé par l'effet général à produire y sera contrarié par l'attachement particulier que l'écrivain porte à ses premiers souvenirs. Il y a en eux quelque chose de trop sacré pour que celui qui fut « le petit chevalier de Chateaubriand » puisse consciemment les défigurer.

Pourtant, ces chapitres privilégiés ne sont nullement détachés du grand ouvrage. Chateaubriand, je le veux bien, a songé un moment à publier à part, dès avant sa mort, cette partie des *Mémoires*, avouant par là qu'il lui reconnaissait une certaine autonomie. Il suffit néanmoins de lire l'œuvre entière pour sentir à quel point cette ouverture lui est intimement liée. Des rappels aux faits contenus dans ces trois premiers livres se rencontrent à chaque instant dans la suite du récit ; Combourg et la Bretagne sont partout comme une toile de fond, soutenant et parfois expliquant le déroulement des faits : à eux seuls, ils contribuent ainsi pour une bonne part à l'unité recherchée par le poète. Inversement, pour préfigurer l'essentiel du drame dès le lever du rideau, Chateaubriand a parsemé les premiers livres d'allusions plus ou moins appuyées aux grands thèmes qu'il développera par la suite. Il reconnaît d'ailleurs lui-même cette interaction des deux parties de l'œuvre : « Ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années d'expérience attristant mes années légères, les rayons de mon soleil, depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croisant et se confondant, ont produit dans mes récits une sorte de confusion, ou, si l'on veut, une sorte d'unité indéfinissable ; mon berceau a de ma tombe, ma tombe a de mon berceau ; mes souffrances deviennent des plaisirs, mes plaisirs des douleurs, et je ne sais plus, en achevant de lire ces *Mémoires*, s'ils sont d'une tête brune ou chenue. »

De cette double contamination, seule doit nous retenir ici l'influence des années d'expérience *attristant* les souvenirs des années légères. Or il faudra s'attendre, nous l'avons noté, à trouver une situation complexe, puisque les souvenirs d'enfance n'accepteront pas facilement les modifications qu'on voudra leur imposer. Ils y résisteront, d'ailleurs, d'autant plus qu'ils seront plus profondément gravés dans la mémoire, et ceci va nous permettre d'aborder le détail de notre étude en faisant une première distinction.

Où l'auteur aura la partie la plus belle, ce sera évidemment en ce qui concerne les toutes premières années, enfouies dans l'oubli. Aussi voit-on la fatalité marquer le petit Chateaubriand dès l'instant où il vient au monde : sa naissance, nous dit-il, fut le premier de ses malheurs. Le met-on en nourrice ? c'est son premier exil. La mort elle-même veille déjà à ses côtés : l'enfant était « presque mort » lorsqu'il entra dans l'existence. Les orages enfin qui troublèrent sa vie publique et sa vie intime président également à sa venue sur le grand théâtre du monde ; on nous les montre dans cette mer en furie qui battait le rocher où il a vu le jour : « La chambre où ma mère accoucha domine une partie déserte des murs de la ville, et à travers les fenêtres de cette chambre on aperçoit une mer qui s'étend à perte de vue, en se brisant sur des écueils... Le mugissement des vagues, soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne, empêchait d'entendre mes cris : on m'a conté ces détails ; leur tristesse ne s'est jamais effacée de ma mémoire. Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon sommeil... Le ciel sembla réunir ces diverses circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées¹. » Comme on le voit, la tâche était facile pour cette époque. La difficulté augmentera dans la suite, et il faut ici regarder les choses d'un peu plus près.

Avouons tout d'abord que Chateaubriand n'a pas toujours la main heureuse. Le souvenir pur et l'ombre attristante que projette sur lui l'expérience des années futures ne font pas toujours un ensemble bien homogène ; dans l'évocation du « rivage enchanté » de ses « belles années »², il y a des

¹ On nous dit que Madame de Chateaubriand aurait accouché dans sa chambre, donnant sur la rue des Juifs, et non dans la chambre ouverte sur la mer, qui était celle de ses filles. On nous dit aussi qu'effectivement une tempête d'une rare violence sévit de fin août à fin septembre et qu'elle atteignit son apogée dans la nuit du 3 au 4 septembre, nuit qui précéda la naissance de Chateaubriand. Dans ce dernier cas, l'auteur aurait donc dit vrai ; dans l'autre, non. Il nous importe peu : plus que l'authenticité des faits, c'est leur utilisation qui doit nous retenir.

² Les expressions sont de lui : elles en disent long sur le souvenir véritable qu'il garde de son enfance.

tableaux que Chateaubriand nous laisse trouver charmants jusqu'au moment où il nous les gâte en plaquant artificiellement par-dessus une réflexion désabusée. Nous ressentions ainsi je ne sais quelle fraîche joie à voir le petit garçon, tantôt luttant sur la grève déserte avec la mer, n'ayant pour compagnes de ses jeux que les vagues qui se retiraient devant lui ou le poursuivaient sur la rive, tantôt construisant des châteaux dans le sable. Pourquoi faut-il qu'il nous dise à ce moment-là que les autres châteaux qu'il crut plus tard bâtir pour l'éternité se sont plus vite écroulés que ses palais de sable ? Celui-là, c'est lui qui, sottement, le détruit, et lorsque le fait se répète sans plus de justification, il nous arrive d'en être un peu agacés : le jeu est trop facile pour n'être pas artificiel.

Mais soyons justes. De telles fausses notes sont des exceptions. En général Chateaubriand excelle à conférer à chaque épisode une juste tonalité ; dans quelque atmosphère qu'il nous place, celle-ci a tout le *fond* désiré. Ainsi dans un grand nombre de pages, rien ne vient brutalement ternir la fraîcheur de l'évocation, quoique tout baigne ordinairement dans une mélancolie diffuse. Tristesse et désenchantement ne sont plus que l'air impalpable et transparent où vivent les souvenirs. Nous nous sentons pleins d'indulgente sympathie pour l'ami des « polissons de la ville... vêtu comme eux, déboutonné et débraillé comme eux », pour le petit collégien qui dort à la chapelle, caché dans un confessionnal, pendant les lectures pieuses ; il nous semble avoir connu Hervine Magon, la « jolie mignonne » qui « riait de plaisir et pleurait de peur » en voyant monter le flux, et nous assistons en souriant à cette grand-messe que chante un évêque de mascarade avec son ami Gesril.

D'autre part, il fallait s'y attendre, Chateaubriand s'est étendu sur les tableaux sombres. S'il force parfois la note, on ne le remarque pas, pour autant que l'on veuille ne pas résister. Nous partageons ainsi toute la tristesse de cet enfant dont le père s'occupe si peu, que sa mère elle-même néglige et qui, les jours de foire, n'ayant pas un sou en poche, évite la joie des autres et s'enfuit s'asseoir sur la grève où il suit des yeux le vol des oiseaux sur la mer en s'amusant à « béer aux lointains bleuâtres ». Et lorsque ce triste amusement de son enfance délaissée deviendra la seule occupation de son inquiète adolescence, Chateaubriand saura, tout au long du

troisième livre, nous envoûter par le charme troublant que dégageront les chimériques amours du jeune François et sa mystérieuse Sylphide. L'auteur ici joue-t-il la comédie ? Nous laissons à d'autres le soin, d'ailleurs facile, de prouver le contraire ; nous ne voulons pas le savoir : la magie de cette « incantation » désespérée nous suffit.

On voit que les choses ne sont pas simples, ni les tonalités uniformes. Et pourtant, malgré son autonomie particulière, chaque épisode s'intègre dans un ensemble qui possède une incontestable unité. Tout dans cette œuvre tend vers un but, et au « drame » de son existence, il est temps de le dire, Chateaubriand a voulu donner un sens : sa vie doit être une illustration de la vanité de toute vie humaine. Inconstance des choses terrestres, fragilité des joies du monde, exil de l'homme dans un univers qui n'est pas sa vraie patrie et où, quoi qu'il fasse, il souffre et s'ennuie, figure enfin toujours présente de la mort, ce sont les thèmes que nous avons rencontrés dès les premières pages des *Mémoires* et que nous retrouverons constamment dans la suite. Cela fait des trois premiers livres une sorte d'ouverture à la manière en même temps de Wagner et de Beethoven, qui contient tous les *leitmotive* dont sera bâtie la charpente de l'œuvre future et qui, comme les ouvertures du maître de Bonn, constitue à elle seule une grandiose symphonie. Cette insatisfaction magnifique, cette avidité d'absolu que rien n'épuisera jamais, c'est tout Chateaubriand. Il y a plus dans les premiers livres des *Mémoires* qu'une « vaniteuse parade » où l'auteur, tuant toute spontanéité, n'aurait songé qu'à « se camper à son avantage », comme le voudrait André Gide. Derrière ces textes très travaillés, presque trop littéraires, on sent palpiter la vie de celui qui fut le modèle de René.

Dans ce rappel de quelques thèmes des *Mémoires*, on aura reconnu un écho de certains livres de l'Ancien Testament, Job en particulier, et plus encore l'Ecclésiaste. Job, nous le trouvons au seuil même de l'œuvre, puisque c'est lui qui fournit l'exergue (*sicut nubes... quasi naves... velut umbra* : de même que les nuages... comme les navires... ainsi qu'une ombre), six petits mots qui résonnent à travers toutes les pages suivantes. De plus, lorsque Chateaubriand songe à sa naissance et au soin que l'on mit à lui conserver la vie, et qu'il déplore qu'on ne l'ait pas laissé mourir, on croit entendre le lépreux sur son fumier : « Que ne suis-je mort dès le

ventre de ma mère, au sortir de ses entrailles que n'ai-je expiré ! Pourquoi ai-je trouvé deux genoux pour me recevoir, et pourquoi deux mamelles à sucer ? » Comme l'Ecclésiaste surtout, il a fait l'expérience de toutes les joies terrestres et il ne lui en est resté dans la bouche qu'un goût de cendre : « Je n'ai plus rien à attendre... j'ai fait le tour de la vie. » Ses châteaux se sont écroulés comme des « palais de sable » et il a connu lui aussi que tout n'est que vanité et poursuite du vent. Comme le vieux roi d'Israël, il met finalement le seul bonheur possible dans la paix d'une vie humble et proche de la terre ; évoquant une modeste famille voisine de Combourg, il envie son sort : « Plus sages et plus heureux que moi, ils n'ont pas perdu de vue les tours du château que j'ai quitté depuis trente ans ; ils font encore ce qu'ils faisaient lorsque j'allais manger le pain bis à leur table ; ils ne sont point sortis du port dans lequel je ne rentrerai plus. »

Ceci nous remet en présence d'une question que nous avons déjà évoquée : Chateaubriand joue-t-il un rôle ? A-t-il délibérément copié son attitude sur celle du grand Salomon. ou bien son expérience personnelle l'a-t-elle seule amené à une conclusion identique ? On ne peut douter que son désenchantement ne soit réel et qu'il n'ait personnellement éprouvé ce qu'il exprime dans les *Mémoires* ; mais il n'en reste pas moins qu'il semble avoir, peut-être sous l'influence de la Bible, durci son attitude et qu'il en a parfois trop accentué l'avant-goût dans les récits de son enfance. Dans le passage de la préface cité plus haut, il donne comme tout à fait involontaire le mécanisme qui a étendu sur ses souvenirs de jeunesse l'ombre de tristesse qui enveloppe ses vieux jours. Là aussi nous voulons bien croire qu'il a raison en partie, mais son caractère chagrin n'a-t-il pas sciemment un peu aidé la nature ? Les fausses notes que nous avons cru pouvoir relever au début n'en seraient-elles pas un indice ?

Quoi qu'il en soit, si Chateaubriand joue un rôle, reconnaissons qu'il croit à son personnage avec tant de sincérité et s'est, en conséquence, si parfaitement identifié à lui que la beauté de son œuvre en souffre bien peu. Et quand bien même la désillusion dont son âme est pleine ne rencontrerait pas d'écho chez tout le monde, il ne manque pas, aujourd'hui surtout, de cœurs qui en ressentent obscurément la triste vérité.

Joseph VOGEL